

## Crépuscule tropical

En ce long matin d'hivernage, on entendait plus que les échos lointains des coqs qui s'égosillaient par-delà les habitations voisines. A tour de rôle, ils se relayaient inlassablement pour exhorter au passage entre chiens et loups. A la cadence vaporeuse de l'épais brouillard qui se propageait, la nuit laissait doucement place au crépuscule.

Blotti dans un drap en coton grossier, Antonio dormait d'un sommeil paisible. Pourtant, son imagination l'emmenait quand même au dehors. Il pouvait distinctement apercevoir la fine enveloppe de brume tropicale qui se déversait sur l'océan tout proche, les collines, les marigots de nénuphars vierges et sur les toitures des cases encore endormies.

La voûte céleste, l'horizon encore assombri et le paysage ondulé par les collines se confondaient en une seule et unique entité naissante dans laquelle les muses et les esprits féconds se cristallisaient. Ils s'évertuaient à remplir l'atmosphère de leurs

spectres surpuissants, coloriant de ce fait les nuages en des fluides évanescents ocre et bleutés.

Antonio entendait aussi le houlement des alizés lorsqu'ils tourbillonnaient dans les cimes des frêles et majestueux filaos. Tels de grands squelettes sur pieds ils grinçaient et striaient à faire fuir les oiseaux de nuit et les nombreuses autres espèces nocturnes. Enveloppé dans son drap suintant d'histoires, entre rêves et songes, le jour nouveau l'avait surpris dans son lit. Il fallait qu'il quitte la nuit. Les espoirs de lendemain meilleur et tous ces voyages, essences de cet au-delà qui berce nourrit et abreuve de tant de desseins inespérables.

C'est ce même destin qui faisait naître les hommes ; soufflait de la braise sur les tragédies et insufflait aussi les drames et les passions.

Comme une arène pour ces génies mythiques, le quotidien était transformé à la guise de leurs caprices suprêmes. Un dénouement aussi vieux que le monde : des hommes à la prise du fatum. Une histoire à propos d'un monde créole en pleine maturation.

Comme tous les matins, c'est le même rituel de la vie qui se répétait. Les esprits vagabonds regagnaient leurs enveloppes corporelles respectives après avoir voyagé toute la nuit à travers mornes et contrées

lointaines. Ils s'étaient répandus dans les ravins, ils avaient fleureté avec les océans en glissant sur les vagues, la fleur de sel au bout des lèvres. Pour les autres, c'était la litanie des corps sans vie, les veillées mortuaires, tambour gwo-ka, tambour bel air et la poussière d'homme au firmament.

Pour les vivants pourtant tirés d'affaire, c'était l'affront symbolique du jour nouveau qui révélait jusqu'au moindre détail de leur condition misérable.

Le jour s'était levé doucement dans une cadence brumeuse et nébuleuse dans un suspense haletant ; présageant presque une issue incertaine.

Le rayonnement opaque et diffus du soleil levant éclaira tout d'abord les flans les plus élevés du gros morne, laissant le reste dans la pénombre douce ; dans une sorte d'équilibre manichéen. On pouvait ainsi assister au remodelage de tout le paysage sous l'empreinte de titans invisibles, puissants comme les déesses de l'Olympe. Malgré l'hostilité de cette genèse matinale, Antonio sort quand même de son lit. Il entrebâille ensuite sa fenêtre à battants et irrigue ses poumons de la brise fraîche. C'était un sombre et lourd matin. Tout n'était que mélancolie, un spleen tropical doux et intense à la fois.

La brume se dissipant peu à peu laissait de fines gouttelettes sur les longs roseaux des immenses champs de canne à sucre. Quelques grenouilles vertes écarlates sautaient de flaques en flaques profitant de la rosée matinale. Emportées par leur élan, elles venaient s'accrocher comme des ventouses sur la verrière embuée. Au cœur de la demeure, la lumière cristalline d'une antique lampe à pétrole vacillait avec la clarté du jour. C'était un phare pour les ombres errantes durant la nuit. Elles se rapprochaient fébrilement en louvoyant, racontant leurs histoires et leurs récits pleins de merveilles sur les façades de bois complices au grès des vents légers et de leurs assauts fugaces.

L'âme même de la case tropicale. Faite d'une robuste charpente, de senteurs et d'essences subtiles, de rafistolages et de secrets propres à chaque famille. Dans l'ancre de la demeure une douce chaleur apprivoisée, des angles saillants, de denses poutres plantées comme des totems de l'aube lointaine.

De l'autre côté du hameau avec une monotonie propre aux ombres matinales, les autres habitants eux aussi émergeaient difficilement. Figés dans un silence immuable, ils s'affairaient aux premières tâches domestiques. Une somme de petits gestes huilés comme les rouages d'un terrible engrenage,

rythmés par des métronomes invisibles. Comme une caresse matinale ils fécondaient tout d'abord la fleur de vanille. On pourrait ainsi dire qu'ils courtoisaient cette orchidée très capricieuse. Ils récoltaient ensuite le café fraîchement mûri puis l'entassaient sous un abri de paille afin qu'il sèche patiemment.

Leur poulailler rafistolé témoignait aussi des stigmates de la nuit précédente ; des coquilles d'œufs en miette, des plumes ensanglantées s'amoncelaient sur la terre battue. Les fouineuses de mangoustes par d'habiles stratagèmes avaient encore fait main basse sur la volaille. Elles avaient franchi le poulailler malgré les barbelés et mis à mort les poussins sous les cris des poules exaspérées avant que celles-ci ne regagnent les perchoirs pour se protéger elles aussi.

Une horde de fourmis rouges qui avait pris connaissance de ce carnage avait commencé de bonne heure le chantier d'assainissement des lieux. C'était une longue procession organisée et méthodique qui, en l'espace d'un battement d'œil, s'était évaporée sous les regards ébahis.

Il suffisait ensuite à Antonio de trois jeunes feuilles de goyaviers, des fleurs de pommes cannelles et de corossols afin de préparer une bonne infusion du pays. Héritage des temps maigres quoique rempli de

vertus médicinales et fortifiantes inestimables.

La vie d'Antonio correspondait en somme à suite d'évènements peu ordinaire. Un peu comme une sorte d'initiation décidée par des hautes instances ; il était pratiquement livré à l'environnement qui s'offrait devant lui. C'était un vaste terrain d'expérimentation, un laboratoire humain à ciel ouvert. Comme un don à la perpétuation, les personnages se livraient sous l'œil du scribe dans leur nudité la plus farouche.

La brousse du nord Grande-Terre chauffée à blanc par les reflets du soleil sur le sol calcaire l'attirait comme un mirage Saharien. Il était difficile à Antonio

de résister à cet appel au voyage, cette porte ouverte sur l'infini. La route des sages et des poètes innés. Seul le nomade véritable pouvait entendre ce cri qui lui venait de l'intérieur : un souffle de vie authentique, une quête confuse et mystérieuse à la fois, une route sans fin.

Vers les coups de midi, Antonio était déjà complètement enfoncé dans les taillis de campêches et d'acacias. Le vide le submergea rapidement. Malgré l'effroi et la chaleur, il partit encore plus loin avec les ombres. Elles se jouaient de lui, chuchotaient à son

oreille, lui composaient des mélodies enchanteresses au luth et à la flûte de pan. Puis elles le plongèrent dans un silence infernal de quoi le désorienter en plein jour. Antonio utilisa ces quelques instants de répit pour s'alimenter un peu : quelques olives sauvages, des raisins bord de mer et une belle mangue charnue suffirent à combler sa faim. Malgré tout, Antonio fut forcé de reprendre sa marche, ne sachant presque pas quel chemin suivre tant il était désarçonné. Antonio était un jeune homme très courageux même sous la pression il ne céda pas à la panique. Les ombres n'attendant que ça pour le perdre en forêt comme cela est arrivé à de nombreuses personnes.

Lorsqu'Antonio arriva enfin à son arbre favori, perdu dans la savane, il y grimpa jusqu'au sommet. Une tour d'ivoire imaginaire afin de scruter l'horizon désert. C'était surtout son point de repère.

Sous la chaleur accablante de midi les esprits maléfiques de tous feux sortaient de leurs tanières et embrasaient toute la savane.

On entendait le crépitement presque métallique des feuilles sèches lorsque le brasier de brousse pénétrait jusqu'à leurs nervures. Du haut de son manguier fétiche, le feu ne pouvait atteindre Antonio. Du moins ; la brise fraîche en passant dans le feuillage du manguier le transportait en de lointaines réflexions.

Il pensait malgré lui au pays, à son héritage fait de douleurs et de misères. Et aussi à tous ceux qui arpenterent ces mêmes plaines et ces mêmes sentiers. Chemin de la liberté et de la dignité dont il se savait aujourd'hui l'héritier. Autant de luttes acharnées et de souffrances pour accoucher d'un profond sommeil. C'est hélas là le constat d'Antonio « fils des murmures de la savane »...

## Un rêve étrange

Il arrivait parfois à Antonio dans son long périple en forêt de croiser la vieille Esméralda. Chaque fois que leurs routes devaient se croiser, il était question d'une rencontre du type surnaturel ; de tout ce qu'il avait de plus angoissant. Au loin, Antonio la reconnaissait aisément à sa silhouette et à sa nonchalance propre à une ombre dans le vide. Elle avançait péniblement, supportant avec beaucoup de difficulté, tout le poids de son corps difforme et rabougris. Chacun des pas de la vieille Esméralda était une énorme souffrance. Un violent cri resté muet, presque arraché au mécanisme de sa démarche. Elle serrait les dents et continuait pourtant à avancer.

Quand elle arriva enfin à son niveau, Antonio eut la maladresse de plonger son regard dans celui de la vieille. Les yeux tristes et flottants d'Esméralda perdu dans le néant lui glacèrent le sang.

Malgré tout son courage, Antonio déroba rapidement son regard. Elle aussi à son tour fit mine de ne pas le voir.

Au loin en partant elle secoua la tête. La vielle Esméralda se demandant sûrement ce qu'il pouvait bien faire là, un grain de sable dans la déferlante des ombres. Elle continua malgré tout sa route, regagnant sa demeure au prix d'insurmontables efforts. Elle s'arrêtait de temps à autre pour reprendre son souffle et soupirer de désespoir. La vielle Esméralda prit ensuite rapidement une petite lisière bordée par des tamariniers sauvages. Elle se faufila entre les longs branchages qui touchaient pratiquement le sol, formant ainsi un vase clos, puis disparu en un clin d'œil. L'ayant perdu de vue aussi facilement, Antonio fut pris de panique. Il prit résolument la direction opposée du repère de la vielle.

Dame Esméralda malgré tous ses déboires et son âge avancé était encore une vielle farceuse. Bien qu'ayant du mal à se déplacer aisément, elle avait quand même trouvé un moyen pour lui causer une belle frayeur. Dans son for intérieur, Antonio lui lança quelques jurons. Le fait de l'avoir rencontré augurait une mauvaise journée.

Dame Esméralda ne vivait pas loin de là où Antonio l'avait croisé. Elle habitait cette vielle case en bois transpercé de partout. Elle l'avait construite d'elle-même à l'aide de matériaux de récupération. Elle avait aussi affublé la devanture d'un nombre impressionnant de fétiches ; des poupées